

L'Abaille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS HER PUBLISHER INCORPORATED

OFFICE: 202 rue de Chartres

Entre Canal et Bienville

Entered in the Post Office at New Orleans

Second Class Matter

POSTAGE PAID BY ADDRESSEE

RECEIVED BY ADDRESSEE

FOR THE WEEK END

NOVEMBER 3, 1906

NEW ORLEANS, LA

PRINTED AT THE OFFICE OF THE PUBLISHER

BY J. M. BARRON

Copyright, 1906, by J. M. Barron

ALL RIGHTS RESERVED

NO PART OF THIS PAPER

TO BE REPRODUCED

WITHOUT PERMISSION

IN WRITING

OR BY ANY MEANS

KNOWINGLY OR UNKNOWINGLY

EXCEPT BY THE PUBLISHER

OR HIS SUCCESSORS

OR BY ANY PERSON

WHICH MAY BE HELD

RESPONSIBLE THEREFOR

IN THE CITY OF NEW ORLEANS

LOUISIANA

NOV 3 1906

NEW ORLEANS, LA

PRINTED AT THE OFFICE OF THE PUBLISHER

BY J. M. BARRON

Copyright, 1906, by J. M. Barron

ALL RIGHTS RESERVED

NO PART OF THIS PAPER

TO BE REPRODUCED

WITHOUT PERMISSION

IN WRITING

OR BY ANY MEANS

KNOWINGLY OR UNKNOWINGLY

EXCEPT BY THE PUBLISHER

OR HIS SUCCESSORS

OR BY ANY PERSON

WHICH MAY BE HELD

RESPONSIBLE THEREFOR

IN THE CITY OF NEW ORLEANS

LOUISIANA

NOV 3 1906

NEW ORLEANS, LA

PRINTED AT THE OFFICE OF THE PUBLISHER

BY J. M. BARRON

Copyright, 1906, by J. M. Barron

ALL RIGHTS RESERVED

NO PART OF THIS PAPER

TO BE REPRODUCED

WITHOUT PERMISSION

IN WRITING

OR BY ANY MEANS

KNOWINGLY OR UNKNOWINGLY

EXCEPT BY THE PUBLISHER

OR HIS SUCCESSORS

nat du président McKinley, en disant: "Dans son premier message au Congrès le président Roosevelt, parlant de l'assassinat de président McKinley, a dit de lui qu'il avait été excité par les paroles coupables de ceux qui, à la tribune électorale ou dans la presse font appel aux bas sentiments d'envie et de méchanceté, de jalousie et de haine malveillante. "Le vent est semé par les hommes qui prêchent de telles doctrines, et ils ne peuvent pas échapper aux responsabilités de la tempête récoltée. "Cela s'applique au démagogue de propos délibéré, à l'exploiteur du sensationnel, au visionnaire insensé qui, pour quelque raison que ce soit, fait l'apologie de crime et excite le mécontentement sans but. "Et je dis, avec l'autorisation du Président, qu'en écrivant ces mots, avec l'horreur de l'assassinat du président McKinley devant les yeux, il pensait particulièrement à M. Hearst."

Et le secrétaire Root a constamment parlé sur ce ton. Un tel discours prononcé par un membre de comités électoral, même par un concurrent, n'aurait causé aucune surprise. Dans tous les pays de suffrage universel la population est habituée à ces petites aménités entre ceux qui recherchent ses faveurs ou qui prennent part à la campagne, mais qu'un secrétaire d'état américain, parlant au nom du plus haut magistrat de la nation, dénonce avec tant de colère et de haine un adversaire politique, c'est ce qui ne s'était probablement jamais vu. Il est douteux que le peuple américain sache gré à M. Root d'être descendu des hautes sphères de la politique générale pour faire de la réclame électorale.

Parisien de Reims. A propos du passage à Paris de la reine d'Italie, on nous a raconté que la violette est son parfum favori. C'est aussi l'arôme préféré de l'impératrice de Russie, qui se fournit exclusivement à Paris et ne consacre pas moins de cinquante mille francs par an à ses odeurs, pâtes, savons et eaux de toilette. Bien que la violette, spécialement cultivée pour elle à Grasse ait ses préférences, elle a un goût si prononcé pour les parfums en général, que chaque jour, elle fait pulvériser dans ses appartements — y compris les antichambres — les essences les plus variées, telles que: lilas, jasmin, narcisses, jonquilles, tubéreuses et violette blanche. L'eau de toilette proprement dite est à base de violettes. Ces violettes sont cueillies à Grasse, entre 5 et 7 heures du soir, parce que c'est le moment de la journée où leur parfum est le plus délicat. Lorsque les caisses arrivent de Paris, les fleurs sont essayées au laboratoire de la pharmacie impériale, mais c'est une simple formalité. La princesse héritière de Roumanie aime trois parfums: l'essence de roses, l'essence de jasmin et l'essence de blanc. La reine Alexandra d'Angleterre emploie l'essence de rose, parfum mystérieux qui, depuis 1829 est en quelque sorte d'un usage réglementaire dans la famille royale, et dont le secret se transmet de père en fils chez le parfumeur de la cour. Cependant, comme il n'y a plus aujourd'hui de secrets absolus, disons que l'essence de rose se fait avec du musc, de l'ambre, de l'essence de

roses, de violettes, de jasmin, de fleurs d'orange et de lavande. La reine Wilhelmine des Pays Bas affectionne l'essence de Oulogues, et l'emploie à raison d'un demi-litre par jour. Elle ignore absolument l'usage de savons, pâtes et poudres quelconques, estimant qu'un bain quotidien de sept minutes, suivi d'une douche froide d'une minute, suffit amplement à lui conserver le teint admirable, dont elle est très fière, à juste titre.

LA CINEMOPATHIE Les automobilistes à qui nous devons tant de choses qu'on reste devant eux ébahi... de reconnaissance, ont enrichi la pathologie d'un mal nouveau. Comme il y a la maladie du sommeil, bonne pour les nègres et la maladie du mouvement que les chauffeurs accaparent avec orgueil. Elle est déjà baptisée: C'est la "cinémopathie". Elle se caractérise par des douleurs aux reins et à la nuque, une sensibilité exagérée des jambes et de la plante des pieds. Ce sont, paraît-il, les bruyantes trépidations des machines qui affectent ainsi les chauffeurs. Les remèdes sont le repos d'abord, le calomel, l'édure de potassium et le lait, puis un régime sévère excluant l'alcool sous toutes ses formes, n'admettant pour nourriture que le bouillon, le poisson, les œufs, les farines. Mais il est bien plus élégant de conserver sa maladie.

Le Stradivarius Discrédité. Le "Ménéstral" raconte une assez plaisante anecdote. On donnait à Milan, un banquet en l'honneur du violoniste Willy Barmester. Un convive s'écriait que, sous l'archet d'un véritable virtuose, un bon violon de deux cents francs est aussi mélodieux qu'un Stradivarius. —Qu'on me le prouve, s'écria le luthier Bonelli, et je verse 20,000 fr. à une œuvre de bienfaisance. On alla chercher un Stradivarius authentique et un violon de fabrication toute récente. Accompagné de deux témoins, M. Willy Barmester se retira derrière un paravent, et pendant une demi-heure, joua alternativement sur l'un et l'autre violon sans que M. Bonelli, ni personne pût désigner l'instrument qu'il jouait en main. Les pauvres ont gagné 20,000 fr. mais les possesseurs de Stradivarius vont-ils en perdre 60,000 ?

A WEIMAR. Il vient de mourir, à Weimar, une vieille dame, dont le nom rappelle les antiques souvenirs de la gloire littéraire de cette ville. Elle s'appelait Mme Rosa de Heyendorff, et elle était veuve depuis quarante trois ans du général major de Heyendorff, lequel avait été d'abord colonel du régiment de la garde à cheval à Dresde. Et ce Heyendorff, né le jour de Noël 1806, était le propre fils du duc de Saxe Weimar, Charles-Auguste, dont le souvenir a été rappelé à propos de la bataille d'Iéna; ce prince, qui pensa perdre son duché dans la journée du 14 octobre, eut deux mois plus tard, à l'âge de quarante-neuf ans, où l'on a le

plus souvent renoncé à ce genre de joie, ce fils naturel, que lui donna l'illustre comédienne Caroline Tagemana. Gœthe annonça à l'auguste père la naissance de ce rejeton, qui reçut trois ans plus tard le nom de Heyendorff, et qui, après avoir été deux fois, laissa lui-même venir sa troisième femme, Rosa de Konneritz. C'est donc, par un curieux caprice de la chronologie, la belle fille du protecteur de Schiller et de Gœthe qui vient de mourir. Mme Pigny avait fait construire, pour son beau frère, dans l'hôtel de la rue Montchanin, un hall superbe où de grandes orgues s'élevaient, majestueuses. Dans cet hôtel, Charles Gounod vécut ses derniers jours, entouré d'amour, de soins et de respect. Le culte de sa mémoire y fut gardé par sa veuve avec vénération. Elle-même s'effaçait, n'admettant même pas qu'on la louât pour son dévouement et pour sa vie de noblesse et de devoir. Avec sa sœur, Mme Pigny, avec ses enfants, M. J. au Gounod et Mme de Lascaz, à Saint Oland ou à Paris, elle s'occupait à faire le bien. Elle fut, au vrai sens du mot, la compagne, l'associée d'un grand artiste. Elle a mérité de tous les hommages et le respect.

Jeunesse américaine et poésie. Le prof. H. G. Pearson, de l'"Institute of Technology" du Massachusetts, commente doucement, dans le "Harper's Weekly", les opinions sur la poésie que les jeunes candidats à l'Institut ont exposées dans leurs copies d'examen, avec une raillerie et une netteté américaines. Ils ont bien compris le sujet: "On ne leur demandait, dit M. Pearson, rien de plus que ce qu'on doit attendre de "boys" d'intelligence moyenne, qui chez eux on a l'école ont appris comment on lit avec agrément et profit. De tels garçons doivent pouvoir faire la distinction nette, soignée et bien observée, entre la forme de la poésie et celle de la prose; et, pour ce qui est du contenu ("in the matter of quality") ils doivent pouvoir répéter de seconde-main les commentaires critiques, avec ça et là peut-être un mot ou une phrase qui montre que leur esprit a répondu à celui du poète. En fait, ces points se sont trouvés dans les copies. Celles qui les contenaient étaient élémentaires de pensées et crues d'expressions; mais elles étaient assez nombreuses pour convaincre que la question n'était pas trop élevée pour les candidats. Les jeunes Américains ont donc répondu en pleine connaissance de cause; leurs explications sur la différence de forme entre la poésie et la prose sont, en général, grossières ("clamsy"), mais intelligentes. Elles sont un bon rappel des faits prosodiques; cependant, un candidat un visuel, probablement, a répondu que la forme la plus caractéristique de la poésie était son aspect aux dents de scie, "a jagged appearance". Analysant ensuite les différences non plus d'aspect, mais de fond entre la poésie et la prose, il semble que les esprits des candidats aient été particulièrement frappés des difficultés que présente la lecture des poètes. "La poésie, dit-il, se présente comme une espèce de casse tête (puzzle pattern) de langage, et le jeu consiste à en trouver la clé." Un autre, un dilettante, déclare que les courbes et les contorsions du vers pour déconcerter le scandeur ajoutent à la beauté naturelle de la poésie. Pour un autre la pierre d'achoppement est l'allusion perpétuelle à des choses anciennes, obscures et désuètes, comme les antiques divinités dans Milton. Un autre enfin jette le manche après la cognée: "Ce n'est pas une règle, dit-il, d'atteindre le sens des choses écrites en vers."

Il changea de sujet. —Je croyais trouver Habert ici, dit-il. Habert c'était le marquis. La marquise affirma: —Une bénédiction, mon cher, la scène qui s'est passée à Arville, vous savez bien, Menou ? —Comment donc ? —Elle a produit sur lui un effet excellent, admirable. Malheureusement nous sommes tranquilles. Il travaille, mon ami, comme un commis aux écritures... Ses registres sont dans un ordre parfait. —On est-il ? —A Ligny pour des réparations, un coup de vent qui a emporté une toiture. Il vent voir tout par lui-même... Il ne s'occupe plus que de ses affaires, ou plutôt de celles de ce pauvre Pierre... —De sorte qu'il n'y a plus que votre Gaston qui vous donne du souci ? Espérons qu'il s'amendera à son tour. Et votre fille ?... L'ancien préfet sera ses lèvres menues en prononçant ces trois mots bien simples. —Et encore, il y avait un autre squelette, mais à celui-là, il n'aurait même pas fait le moindre allusion. La marquise n'avait répondu que par un soupir. Elle demeura l'un en face de l'autre silencieux, remuant leurs pensées en eux-mêmes ou peut-être évitant de penser tant ils avaient peur d'être contrain-

cellentes avec de grandes compagnies, des commandes de matériels de chemins de fer, des fournitures énormes aussi avantageuses que considérables. C'était la pluie d'or pour la maison Barroux. Il écrivait chaque soir à son associé; il s'épanchait dans le cœur de cet ami dont le dévouement lui était connu. Il lui exprimait ses doutes, et rien ne pouvait détruire en lui son amour pour la femme dont il essayait d'exposer les faiblesses par l'infamie de celui qui l'avait trompé et qui sans doute n'avait eu qu'un but, la satisfaction d'un caprice pour laquelle aucune fourberie, aucun mensonge ne lui coûtaient. Celui-là par exemple, il lui voyait une haine mêlée de mépris qui grandissait de jour en jour. Lorsque les lettres de Madeleine par le baron de Vayran expédiées par la princesse Daniloff et accompagnées d'un mot de sa main lui parvinrent, ce fut presque un soulagement pour lui. Rien n'est plus douloureux que le doute pour un cœur généreux qui ne veut pas condamner sans certitude. Maintenant la preuve flagrante de la faute de son admirable Madeleine était indéniable. Elle produisait sur l'âme de son mari l'effet contraire à celui que la princesse espérait. Il résultait de ces lettres qu'en

somme mademoiselle d'Arville, trompée par une promesse de mariage et surprise dans une sorte de guet-apens, avait failli. Mais la noblesse de ses sentiments, la sincérité de sa croyance à la parole donnée, le souvenir de ses hésitations à consentir un mariage qui devait sauver sa famille, les aveux qui avaient été sur le point de sortir de ses lèvres et que sa pudeur avait retenus plaident en sa cause, moins encore que les mois d'union pendant lesquels elle n'était montrée pour son mari la plus soumise des épouses. Dans ses lettres à Claude Vidieu, il lui exposait sa douleur et ses hésitations. "Je laisse passer les jours et les semaines, lui disait-il, et je ne sais quel parti prendre pour sortir de l'impasse où je me suis malheureusement engagé... Conseille-moi. "Ce que je veux avant tout, c'est que mon honneur et mon nom n'aient pas à souffrir de fautes qui ne sont pas les nôtres." Balzac a célébré dans le "Con sin Pons" — une œuvre immortelle si les œuvres humaines peuvent prétendre à une éternelle durée — l'amitié de deux êtres que rien ne pouvait désunir et dont les deux âmes se complétaient l'une l'autre. Barroux et Vidieu formaient une seconde édition de ces deux

romes, de violettes, de jasmin, de fleurs d'orange et de lavande. La reine Wilhelmine des Pays Bas affectionne l'essence de Oulogues, et l'emploie à raison d'un demi-litre par jour. Elle ignore absolument l'usage de savons, pâtes et poudres quelconques, estimant qu'un bain quotidien de sept minutes, suivi d'une douche froide d'une minute, suffit amplement à lui conserver le teint admirable, dont elle est très fière, à juste titre.

LA CINEMOPATHIE Les automobilistes à qui nous devons tant de choses qu'on reste devant eux ébahi... de reconnaissance, ont enrichi la pathologie d'un mal nouveau. Comme il y a la maladie du sommeil, bonne pour les nègres et la maladie du mouvement que les chauffeurs accaparent avec orgueil. Elle est déjà baptisée: C'est la "cinémopathie". Elle se caractérise par des douleurs aux reins et à la nuque, une sensibilité exagérée des jambes et de la plante des pieds. Ce sont, paraît-il, les bruyantes trépidations des machines qui affectent ainsi les chauffeurs. Les remèdes sont le repos d'abord, le calomel, l'édure de potassium et le lait, puis un régime sévère excluant l'alcool sous toutes ses formes, n'admettant pour nourriture que le bouillon, le poisson, les œufs, les farines. Mais il est bien plus élégant de conserver sa maladie.

Le Stradivarius Discrédité. Le "Ménéstral" raconte une assez plaisante anecdote. On donnait à Milan, un banquet en l'honneur du violoniste Willy Barmester. Un convive s'écriait que, sous l'archet d'un véritable virtuose, un bon violon de deux cents francs est aussi mélodieux qu'un Stradivarius. —Qu'on me le prouve, s'écria le luthier Bonelli, et je verse 20,000 fr. à une œuvre de bienfaisance. On alla chercher un Stradivarius authentique et un violon de fabrication toute récente. Accompagné de deux témoins, M. Willy Barmester se retira derrière un paravent, et pendant une demi-heure, joua alternativement sur l'un et l'autre violon sans que M. Bonelli, ni personne pût désigner l'instrument qu'il jouait en main. Les pauvres ont gagné 20,000 fr. mais les possesseurs de Stradivarius vont-ils en perdre 60,000 ?

A WEIMAR. Il vient de mourir, à Weimar, une vieille dame, dont le nom rappelle les antiques souvenirs de la gloire littéraire de cette ville. Elle s'appelait Mme Rosa de Heyendorff, et elle était veuve depuis quarante trois ans du général major de Heyendorff, lequel avait été d'abord colonel du régiment de la garde à cheval à Dresde. Et ce Heyendorff, né le jour de Noël 1806, était le propre fils du duc de Saxe Weimar, Charles-Auguste, dont le souvenir a été rappelé à propos de la bataille d'Iéna; ce prince, qui pensa perdre son duché dans la journée du 14 octobre, eut deux mois plus tard, à l'âge de quarante-neuf ans, où l'on a le

plus souvent renoncé à ce genre de joie, ce fils naturel, que lui donna l'illustre comédienne Caroline Tagemana. Gœthe annonça à l'auguste père la naissance de ce rejeton, qui reçut trois ans plus tard le nom de Heyendorff, et qui, après avoir été deux fois, laissa lui-même venir sa troisième femme, Rosa de Konneritz. C'est donc, par un curieux caprice de la chronologie, la belle fille du protecteur de Schiller et de Gœthe qui vient de mourir. Mme Pigny avait fait construire, pour son beau frère, dans l'hôtel de la rue Montchanin, un hall superbe où de grandes orgues s'élevaient, majestueuses. Dans cet hôtel, Charles Gounod vécut ses derniers jours, entouré d'amour, de soins et de respect. Le culte de sa mémoire y fut gardé par sa veuve avec vénération. Elle-même s'effaçait, n'admettant même pas qu'on la louât pour son dévouement et pour sa vie de noblesse et de devoir. Avec sa sœur, Mme Pigny, avec ses enfants, M. J. au Gounod et Mme de Lascaz, à Saint Oland ou à Paris, elle s'occupait à faire le bien. Elle fut, au vrai sens du mot, la compagne, l'associée d'un grand artiste. Elle a mérité de tous les hommages et le respect.

Jeunesse américaine et poésie. Le prof. H. G. Pearson, de l'"Institute of Technology" du Massachusetts, commente doucement, dans le "Harper's Weekly", les opinions sur la poésie que les jeunes candidats à l'Institut ont exposées dans leurs copies d'examen, avec une raillerie et une netteté américaines. Ils ont bien compris le sujet: "On ne leur demandait, dit M. Pearson, rien de plus que ce qu'on doit attendre de "boys" d'intelligence moyenne, qui chez eux on a l'école ont appris comment on lit avec agrément et profit. De tels garçons doivent pouvoir faire la distinction nette, soignée et bien observée, entre la forme de la poésie et celle de la prose; et, pour ce qui est du contenu ("in the matter of quality") ils doivent pouvoir répéter de seconde-main les commentaires critiques, avec ça et là peut-être un mot ou une phrase qui montre que leur esprit a répondu à celui du poète. En fait, ces points se sont trouvés dans les copies. Celles qui les contenaient étaient élémentaires de pensées et crues d'expressions; mais elles étaient assez nombreuses pour convaincre que la question n'était pas trop élevée pour les candidats. Les jeunes Américains ont donc répondu en pleine connaissance de cause; leurs explications sur la différence de forme entre la poésie et la prose sont, en général, grossières ("clamsy"), mais intelligentes. Elles sont un bon rappel des faits prosodiques; cependant, un candidat un visuel, probablement, a répondu que la forme la plus caractéristique de la poésie était son aspect aux dents de scie, "a jagged appearance". Analysant ensuite les différences non plus d'aspect, mais de fond entre la poésie et la prose, il semble que les esprits des candidats aient été particulièrement frappés des difficultés que présente la lecture des poètes. "La poésie, dit-il, se présente comme une espèce de casse tête (puzzle pattern) de langage, et le jeu consiste à en trouver la clé." Un autre, un dilettante, déclare que les courbes et les contorsions du vers pour déconcerter le scandeur ajoutent à la beauté naturelle de la poésie. Pour un autre la pierre d'achoppement est l'allusion perpétuelle à des choses anciennes, obscures et désuètes, comme les antiques divinités dans Milton. Un autre enfin jette le manche après la cognée: "Ce n'est pas une règle, dit-il, d'atteindre le sens des choses écrites en vers."

Il changea de sujet. —Je croyais trouver Habert ici, dit-il. Habert c'était le marquis. La marquise affirma: —Une bénédiction, mon cher, la scène qui s'est passée à Arville, vous savez bien, Menou ? —Comment donc ? —Elle a produit sur lui un effet excellent, admirable. Malheureusement nous sommes tranquilles. Il travaille, mon ami, comme un commis aux écritures... Ses registres sont dans un ordre parfait. —On est-il ? —A Ligny pour des réparations, un coup de vent qui a emporté une toiture. Il vent voir tout par lui-même... Il ne s'occupe plus que de ses affaires, ou plutôt de celles de ce pauvre Pierre... —De sorte qu'il n'y a plus que votre Gaston qui vous donne du souci ? Espérons qu'il s'amendera à son tour. Et votre fille ?... L'ancien préfet sera ses lèvres menues en prononçant ces trois mots bien simples. —Et encore, il y avait un autre squelette, mais à celui-là, il n'aurait même pas fait le moindre allusion. La marquise n'avait répondu que par un soupir. Elle demeura l'un en face de l'autre silencieux, remuant leurs pensées en eux-mêmes ou peut-être évitant de penser tant ils avaient peur d'être contrain-

cellentes avec de grandes compagnies, des commandes de matériels de chemins de fer, des fournitures énormes aussi avantageuses que considérables. C'était la pluie d'or pour la maison Barroux. Il écrivait chaque soir à son associé; il s'épanchait dans le cœur de cet ami dont le dévouement lui était connu. Il lui exprimait ses doutes, et rien ne pouvait détruire en lui son amour pour la femme dont il essayait d'exposer les faiblesses par l'infamie de celui qui l'avait trompé et qui sans doute n'avait eu qu'un but, la satisfaction d'un caprice pour laquelle aucune fourberie, aucun mensonge ne lui coûtaient. Celui-là par exemple, il lui voyait une haine mêlée de mépris qui grandissait de jour en jour. Lorsque les lettres de Madeleine par le baron de Vayran expédiées par la princesse Daniloff et accompagnées d'un mot de sa main lui parvinrent, ce fut presque un soulagement pour lui. Rien n'est plus douloureux que le doute pour un cœur généreux qui ne veut pas condamner sans certitude. Maintenant la preuve flagrante de la faute de son admirable Madeleine était indéniable. Elle produisait sur l'âme de son mari l'effet contraire à celui que la princesse espérait. Il résultait de ces lettres qu'en

somme mademoiselle d'Arville, trompée par une promesse de mariage et surprise dans une sorte de guet-apens, avait failli. Mais la noblesse de ses sentiments, la sincérité de sa croyance à la parole donnée, le souvenir de ses hésitations à consentir un mariage qui devait sauver sa famille, les aveux qui avaient été sur le point de sortir de ses lèvres et que sa pudeur avait retenus plaident en sa cause, moins encore que les mois d'union pendant lesquels elle n'était montrée pour son mari la plus soumise des épouses. Dans ses lettres à Claude Vidieu, il lui exposait sa douleur et ses hésitations. "Je laisse passer les jours et les semaines, lui disait-il, et je ne sais quel parti prendre pour sortir de l'impasse où je me suis malheureusement engagé... Conseille-moi. "Ce que je veux avant tout, c'est que mon honneur et mon nom n'aient pas à souffrir de fautes qui ne sont pas les nôtres." Balzac a célébré dans le "Con sin Pons" — une œuvre immortelle si les œuvres humaines peuvent prétendre à une éternelle durée — l'amitié de deux êtres que rien ne pouvait désunir et dont les deux âmes se complétaient l'une l'autre. Barroux et Vidieu formaient une seconde édition de ces deux

romes, de violettes, de jasmin, de fleurs d'orange et de lavande. La reine Wilhelmine des Pays Bas affectionne l'essence de Oulogues, et l'emploie à raison d'un demi-litre par jour. Elle ignore absolument l'usage de savons, pâtes et poudres quelconques, estimant qu'un bain quotidien de sept minutes, suivi d'une douche froide d'une minute, suffit amplement à lui conserver le teint admirable, dont elle est très fière, à juste titre.

LA CINEMOPATHIE Les automobilistes à qui nous devons tant de choses qu'on reste devant eux ébahi... de reconnaissance, ont enrichi la pathologie d'un mal nouveau. Comme il y a la maladie du sommeil, bonne pour les nègres et la maladie du mouvement que les chauffeurs accaparent avec orgueil. Elle est déjà baptisée: C'est la "cinémopathie". Elle se caractérise par des douleurs aux reins et à la nuque, une sensibilité exagérée des jambes et de la plante des pieds. Ce sont, paraît-il, les bruyantes trépidations des machines qui affectent ainsi les chauffeurs. Les remèdes sont le repos d'abord, le calomel, l'édure de potassium et le lait, puis un régime sévère excluant l'alcool sous toutes ses formes, n'admettant pour nourriture que le bouillon, le poisson, les œufs, les farines. Mais il est bien plus élégant de conserver sa maladie.

Le Stradivarius Discrédité. Le "Ménéstral" raconte une assez plaisante anecdote. On donnait à Milan, un banquet en l'honneur du violoniste Willy Barmester. Un convive s'écriait que, sous l'archet d'un véritable virtuose, un bon violon de deux cents francs est aussi mélodieux qu'un Stradivarius. —Qu'on me le prouve, s'écria le luthier Bonelli, et je verse 20,000 fr. à une œuvre de bienfaisance. On alla chercher un Stradivarius authentique et un violon de fabrication toute récente. Accompagné de deux témoins, M. Willy Barmester se retira derrière un paravent, et pendant une demi-heure, joua alternativement sur l'un et l'autre violon sans que M. Bonelli, ni personne pût désigner l'instrument qu'il jouait en main. Les pauvres ont gagné 20,000 fr. mais les possesseurs de Stradivarius vont-ils en perdre 60,000 ?

A WEIMAR. Il vient de mourir, à Weimar, une vieille dame, dont le nom rappelle les antiques souvenirs de la gloire littéraire de cette ville. Elle s'appelait Mme Rosa de Heyendorff, et elle était veuve depuis quarante trois ans du général major de Heyendorff, lequel avait été d'abord colonel du régiment de la garde à cheval à Dresde. Et ce Heyendorff, né le jour de Noël 1806, était le propre fils du duc de Saxe Weimar, Charles-Auguste, dont le souvenir a été rappelé à propos de la bataille d'Iéna; ce prince, qui pensa perdre son duché dans la journée du 14 octobre, eut deux mois plus tard, à l'âge de quarante-neuf ans, où l'on a le

plus souvent renoncé à ce genre de joie, ce fils naturel, que lui donna l'illustre comédienne Caroline Tagemana. Gœthe annonça à l'auguste père la naissance de ce rejeton, qui reçut trois ans plus tard le nom de Heyendorff, et qui, après avoir été deux fois, laissa lui-même venir sa troisième femme, Rosa de Konneritz. C'est donc, par un curieux caprice de la chronologie, la belle fille du protecteur de Schiller et de Gœthe qui vient de mourir. Mme Pigny avait fait construire, pour son beau frère, dans l'hôtel de la rue Montchanin, un hall superbe où de grandes orgues s'élevaient, majestueuses. Dans cet hôtel, Charles Gounod vécut ses derniers jours, entouré d'amour, de soins et de respect. Le culte de sa mémoire y fut gardé par sa veuve avec vénération. Elle-même s'effaçait, n'admettant même pas qu'on la louât pour son dévouement et pour sa vie de noblesse et de devoir. Avec sa sœur, Mme Pigny, avec ses enfants, M. J. au Gounod et Mme de Lascaz, à Saint Oland ou à Paris, elle s'occupait à faire le bien. Elle fut, au vrai sens du mot, la compagne, l'associée d'un grand artiste. Elle a mérité de tous les hommages et le respect.

Jeunesse américaine et poésie. Le prof. H. G. Pearson, de l'"Institute of Technology" du Massachusetts, commente doucement, dans le "Harper's Weekly", les opinions sur la poésie que les jeunes candidats à l'Institut ont exposées dans leurs copies d'examen, avec une raillerie et une netteté américaines. Ils ont bien compris le sujet: "On ne leur demandait, dit M. Pearson, rien de plus que ce qu'on doit attendre de "boys" d'intelligence moyenne, qui chez eux on a l'école ont appris comment on lit avec agrément et profit. De tels garçons doivent pouvoir faire la distinction nette, soignée et bien observée, entre la forme de la poésie et celle de la prose; et, pour ce qui est du contenu ("in the matter of quality") ils doivent pouvoir répéter de seconde-main les commentaires critiques, avec ça et là peut-être un mot ou une phrase qui montre que leur esprit a répondu à celui du poète. En fait, ces points se sont trouvés dans les copies. Celles qui les contenaient étaient élémentaires de pensées et crues d'expressions; mais elles étaient assez nombreuses pour convaincre que la question n'était pas trop élevée pour les candidats. Les jeunes Américains ont donc répondu en pleine connaissance de cause; leurs explications sur la différence de forme entre la poésie et la prose sont, en général, grossières ("clamsy"), mais intelligentes. Elles sont un bon rappel des faits prosodiques; cependant, un candidat un visuel, probablement, a répondu que la forme la plus caractéristique de la poésie était son aspect aux dents de scie, "a jagged appearance". Analysant ensuite les différences non plus d'aspect, mais de fond entre la poésie et la prose, il semble que les esprits des candidats aient été particulièrement frappés des difficultés que présente la lecture des poètes. "La poésie, dit-il, se présente comme une espèce de casse tête (puzzle pattern) de langage, et le jeu consiste à en trouver la clé." Un autre, un dilettante, déclare que les courbes et les contorsions du vers pour déconcerter le scandeur ajoutent à la beauté naturelle de la poésie. Pour un autre la pierre d'achoppement est l'allusion perpétuelle à des choses anciennes, obscures et désuètes, comme les antiques divinités dans Milton. Un autre enfin jette le manche après la cognée: "Ce n'est pas une règle, dit-il, d'atteindre le sens des choses écrites en vers."

Il changea de sujet. —Je croyais trouver Habert ici, dit-il. Habert c'était le marquis. La marquise affirma: —Une bénédiction, mon cher, la scène qui s'est passée à Arville, vous savez bien, Menou ? —Comment donc ? —Elle a produit sur lui un effet excellent, admirable. Malheureusement nous sommes tranquilles. Il travaille, mon ami, comme un commis aux écritures... Ses registres sont dans un ordre parfait. —On est-il ? —A Ligny pour des réparations, un coup de vent qui a emporté une toiture. Il vent voir tout par lui-même... Il ne s'occupe plus que de ses affaires, ou plutôt de celles de ce pauvre Pierre... —De sorte qu'il n'y a plus que votre Gaston qui vous donne du souci ? Espérons qu'il s'amendera à son tour. Et votre fille ?... L'ancien préfet sera ses lèvres menues en prononçant ces trois mots bien simples. —Et encore, il y avait un autre squelette, mais à celui-là, il n'aurait même pas fait le moindre allusion. La marquise n'avait répondu que par un soupir. Elle demeura l'un en face de l'autre silencieux, remuant leurs pensées en eux-mêmes ou peut-être évitant de penser tant ils avaient peur d'être contrain-

cellentes avec de grandes compagnies, des commandes de matériels de chemins de fer, des fournitures énormes aussi avantageuses que considérables. C'était la pluie d'or pour la maison Barroux. Il écrivait chaque soir à son associé; il s'épanchait dans le cœur de cet ami dont le dévouement lui était connu. Il lui exprimait ses doutes, et rien ne pouvait détruire en lui son amour pour la femme dont il essayait d'exposer les faiblesses par l'infamie de celui qui l'avait trompé et qui sans doute n'avait eu qu'un but, la satisfaction d'un caprice pour laquelle aucune fourberie, aucun mensonge ne lui coûtaient. Celui-là par exemple, il lui voyait une haine mêlée de mépris qui grandissait de jour en jour. Lorsque les lettres de Madeleine par le baron de Vayran expédiées par la princesse Daniloff et accompagnées d'un mot de sa main lui parvinrent, ce fut presque un soulagement pour lui. Rien n'est plus douloureux que le doute pour un cœur généreux qui ne veut pas condamner sans certitude. Maintenant la preuve flagrante de la faute de son admirable Madeleine était indéniable. Elle produisait sur l'âme de son mari l'effet contraire à celui que la princesse espérait. Il résultait de ces lettres qu'en

somme mademoiselle d'Arville, trompée par une promesse de mariage et surprise dans une sorte de guet-apens, avait failli. Mais la noblesse de ses sentiments, la sincérité de sa croyance à la parole donnée, le souvenir de ses hésitations à consentir un mariage qui devait sauver sa famille, les aveux qui avaient été sur le point de sortir de ses lèvres et que sa pudeur avait retenus plaident en sa cause, moins encore que les mois d'union pendant lesquels elle n'était montrée pour son mari la plus soumise des épouses. Dans ses lettres à Claude Vidieu, il lui exposait sa douleur et ses hésitations. "Je laisse passer les jours et les semaines, lui disait-il, et je ne sais quel parti prendre pour sortir de l'impasse où je me suis malheureusement engagé... Conseille-moi. "Ce que je veux avant tout, c'est que mon honneur et mon nom n'aient pas à souffrir de fautes qui ne sont pas les nôtres." Balzac a célébré dans le "Con sin Pons" — une œuvre immortelle si les œuvres humaines peuvent prétendre à une éternelle durée — l'amitié de deux êtres que rien ne pouvait désunir et dont les deux âmes se complétaient l'une l'autre. Barroux et Vidieu formaient une seconde édition de ces deux

romes, de violettes, de jasmin, de fleurs d'orange et de lavande. La reine Wilhelmine des Pays Bas affectionne l'essence de Oulogues, et l'emploie à raison d'un demi-litre par jour. Elle ignore absolument l'usage de savons, pâtes et poudres quelconques, estimant qu'un bain quotidien de sept minutes, suivi d'une douche froide d'une minute, suffit amplement à lui conserver le teint admirable, dont elle est très fière, à juste titre.

LA CINEMOPATHIE Les automobilistes à qui nous devons tant de choses qu'on reste devant eux ébahi... de reconnaissance, ont enrichi la pathologie d'un mal nouveau. Comme il y a la maladie du sommeil, bonne pour les nègres et la maladie du mouvement que les chauffeurs accaparent avec orgueil. Elle est déjà baptisée: C'est la "cinémopathie". Elle se caractérise par des douleurs aux reins et à la nuque, une sensibilité exagérée des jambes et de la plante des pieds. Ce sont, paraît-il, les bruyantes trépidations des machines qui affectent ainsi les chauffeurs. Les remèdes sont le repos d'abord, le calomel, l'édure de potassium et le lait, puis un régime sévère excluant l'alcool sous toutes ses formes, n'admettant pour nourriture que le bouillon, le poisson, les œufs, les farines. Mais il est bien plus élégant de conserver sa maladie.

Le Stradivarius Discrédité. Le "Ménéstral" raconte une assez plaisante anecdote. On donnait à Milan, un banquet en l'honneur du violoniste Willy Barmester. Un convive s'écriait que, sous l'archet d'un véritable virtuose, un bon violon de deux cents francs est aussi mélodieux qu'un Strad